

Revenir à soi



Rembrandt, *Le retour du fils prodigue* (1669)

« Revenir à soi », ou absolument « revenir », signifie depuis le 13^e siècle, d'après Le Robert, « reprendre conscience, reprendre ses esprits ». Le sens est donc strictement biologique. Mais si ici, comme souvent, j'essayais de trouver dans cette expression un sens plus profond, symbolique, comme faire retour, au fond de soi-même, à ce qu'on a de plus précieux, sa vraie nature ? En somme, passer de « retrouver ses esprits », à « retrouver l'Esprit » – en soi...

Assurément le souci de soi a mauvaise presse chez nous, parce qu'on y voit intérêt exagéré porté à soi-même, narcissisme de mauvais aloi. On nous prêche au contraire le souci de l'autre, l'altruisme. L'influence chrétienne, avec sa valorisation fréquente du sacrifice de soi au profit d'autrui, est évidente. Le mot même d'égoïsme est volontiers vu comme péjoratif. Le même dictionnaire Robert, pourtant laïque d'inspiration, le définit comme : « Disposition à parler trop de soi, à se citer sans cesse, à rapporter tout à soi. » Ou encore : « Attachement excessif à soi-même qui fait que l'on subordonne l'intérêt d'autrui à son propre intérêt. » Si grands sont les réflexes culturels, modelés par une *doxa* qui fut originellement religieuse !

Cependant on oublie que le texte biblique d'abord, néotestamentaire ensuite lui-même enjoint d'aimer son prochain « comme soi-même » : Lévitique 19/18 – Matthieu 19/19 et 22/39 ; Marc 12/31 ; Luc 10/27 ; Romains 13/9 ; Galates 5/14 ; Jacques 2/8. Si donc on ne s'aime pas soi-même, comment peut-on prétendre aimer son prochain ? Suivant le mot malicieux de Valéry : « Si le moi est haïssable, aimer son prochain comme soi-même devient une atroce ironie. »

En vérité, on confond fâcheusement égoïsme et égocentrisme, à commencer par ce même dictionnaire Robert, qui renvoie le premier au second, comme s'ils étaient synonymes ! L'égoïsme est le fait de penser à soi, et n'est pas forcément un défaut, tandis que l'égocentrisme, qui consiste à ne penser qu'à soi, à tout ramener à soi, en est bien un. Le souci de soi, dans toutes les traditions spirituelles, n'est pas anathématisé : ce qu'elles critiquent, c'est seulement la survalorisation de l'ego, sa paranoïa – précisément l'égocentrisme. La sagesse populaire aussi le dit très bien : « Qui n'est bon pour soi, n'est bon pour personne. »

Il y a aussi un souci de l'autre qui n'est qu'une fuite loin de soi-même, un éloignement ou un écartement de soi, un divertissement au sens pascalien (*divertere* : détourner), qui ne garantit pas du tout que la relation à l'autre soit de bonne qualité. Comment un être qui se fuit lui-même, qui se détourne de soi, peut-il vraiment venir en aide à l'autre, ainsi réduit à un rôle d'écran entre soi et soi ? Comme dit le proverbe latin : *Medice, sana te ipsum* – Médecin, soigne toi toi-même. Comprendons : Soigne-toi *d'abord* toi-même. Ce proverbe est mis dans la bouche de Jésus, en langue grecque, en Luc 4/23.

Ce souci de soi se trouve d'abord dans la Bible juive. Ainsi le Seigneur-Dieu dit-il à Abraham : « Va pour toi, loin de ton pays, de ta patrie, et de la maison de ton père, dans le pays que je te montrerai... » (Genèse 12/1) Ce « Va pour toi » figure dans la traduction de Chouraqui, mais pas dans la Septante, ni dans la Vulgate, ni dans la grande majorité de nos traductions françaises, qui l'ignorent. L'expression hébraïque est *Lekh Lekha*, et loin d'être simplement un intensif comme on a pu le croire, elle vise, comme dit Chouraqui, le bien du destinataire.

On le retrouve dans le Cantique des Cantiques, où la Bien-aimée dit de son Amant : « Il répond, mon amant, et me dit : 'Lève-toi vers toi-même, ma compagne, ma belle, et va vers toi-même !' » (2/10) « Lève-toi vers toi-même... Va vers toi-même » : c'est ainsi que Chouraqui encore traduit le *Lekh Lekha*. – Par parenthèse, que peut désirer de mieux une femme que d'être ainsi appelée, par son amant, à « aller vers elle-même », à être, à l'*akmè* du plaisir même, *révélée* à elle-même ? C'est une magnifique leçon d'érotisme qui est ici donnée aux amants...

Mais par-delà cette signification particulière, une grande leçon spirituelle peut être tirée de ce *Lekh Lekha*. Pour l'éclairer, je me reporterai à la magnifique parabole, très connue, de l'Enfant prodigue dans l'évangile de Luc. On sait qu'ayant gaspillé tout son héritage avec des femmes de mauvaise vie, et mourant de faim, il en vient finalement à faire retour sur lui-même, donc précisément à *revenir à lui* : « Étant rentré en lui-même, il se dit : 'Combien de mercenaires chez mon père ont du pain en abondance, et moi, ici, je meurs de faim ! Je me lèverai, j'irai vers mon père, et je lui dirai : 'Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils ; traite-moi comme l'un de tes mercenaires...' » (15/17-19) Pour ce « étant rentré en lui-même », le grec a : *eis heauton elthôn*, et le latin de la Vulgate : *in se autem reversus*. C'est donc bien d'une réversion, d'un retour à soi qu'il s'agit.

Derrière cette expression, on peut toujours lire en filigrane le *Lekh Lekha* hébreu. On sait que certains pensent que les mots essentiels de l'évangile grec ne font que transcrire des mots et notions hébraïques, sans lesquels ils sont incompréhensibles.

Je ne me prononcerai pas ici sur la nécessité ou non de faire pour le Nouveau Testament une rétroversion du grec vers l'hébreu. Au demeurant, notre tradition occidentale aussi connaît le retour à soi. Ainsi Auguste dans *Cinna* de Corneille commence son fameux monologue par : « Rentre en toi-même, Octave, et cesse de te plaindre / Quoi, tu veux qu'on t'épargne, et n'as rien épargné !... » Ces moments d'introspection sont toujours l'occasion de faire une salutaire prise de conscience. Que serait une action sans réflexion préalable ? Quelque chose comme, dans le métier des armes, tirer sans viser...

Dans le cas le l'Enfant prodigue, le retour à soi permet une magnifique résurrection, au sens littéral du mot, puisque tout de suite après être revenu à lui, il dit : « Je me lèverai, j'irai vers mon père, et je lui dirai... » [Résurrection](#) renvoie à *resurgere*, qui veut dire se mettre debout, se redresser. Là encore, le « Lève-toi » biblique peut être lu en filigrane. D'autres, comme Boris Cyrulnik, parleraient ici de *résilience*, cette capacité qu'a l'être humain de « rebondir » après les épreuves. De toute façon, ce récit est bien celui d'une [résurrection spirituelle](#), après une mort préalablement connue. C'est ce que dit le père de l'Enfant prodigue, à la fin de l'épisode : « Mon fils que voici était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé. » (15/24 et 15/32)

Chouraqui dit même pour Luc 15/32 : « Il ressuscite ». Ce type de résurrection est bien plus proche de nous, bien plus « impliquant », que la résurrection même du Christ comprise, selon le schéma dominant, comme la réanimation miraculeuse d'un cadavre. En effet dans la vie nous mourons plusieurs fois, portant le deuil de tels de nos proches, ou blessés dans notre narcissisme, ou abandonnés par des êtres qui nous furent chers, ou, chose peut-être plus tragique, désertés par l'amour même que nous leur avons porté. Comment trouvons-nous le courage d'y survivre, là est il me semble le véritable miracle.

Il existe d'ailleurs un christianisme qui ne s'axe pas sur l'événement pascal, c'est celui de la [gnose](#). On lit dans l'évangile selon Philippe : « Ceux qui disent que le Sauveur est mort puis est ressuscité se trompent. En réalité, il est d'abord ressuscité, puis il est mort. » Autrement dit l'important est d'échapper à la mort dès cette vie-ci : à côté de la résurrection spirituelle, la mort physique, qui clôt simplement la vie biologique, a bien peu d'importance.

Dans la traduction de la Vulgate, pour « mon fils était mort », on trouve *perierat*. Dans ce mot, comme dans le français « périr », il y a *ire*, aller. Pourquoi ne pas voir dans cette mort une erreur de chemin ? L'Enfant prodigue aurait fait fausse route. Maintenant il est « revenu à la vie », et j'aime bien cette expression française, où la vie est plus importante que celui qui en jouit – toujours provisoirement. J'aime bien aussi l'expression : « rendre quelqu'un à la vie », et je pense que les dictionnaires qui, comme le Petit Larousse, y voient une hypallage et proposent de la remplacer par « rendre la vie à quelqu'un », se trompent : la vie est toujours plus large et débordante que tout vivant, et on en est plus dépositaire ou usufruitier, que propriétaire.

Maintenant, pour reprendre l'exemple de l'Enfant prodigue, à quoi ou à qui fait-on retour dans l'opération de conversion ? La [conversion](#) est un retournement (latin *converti* : se retourner), et un changement d'état d'esprit. En grec, le mot est *metanoïa*. Les traductions moralisantes très fréquentes du Nouveau Testament rendent ce mot par *paenitentia*, pénitence. On peut y voir à mon avis autre chose, d'ordre plus métaphysique que moral : la *metanoïa* est le contraire de la paranoïa qui survalorise l'ego – ce que précisément j'ai appelé plus haut l'égoïsme. Pour porter des fruits, dit l'évangile de Jean, le grain de blé tombé en terre doit mourir (12/24). Plutôt que l'invitation au sacrifice, avec ses implications doloristes habituelles et son instrumentalisation toujours possible vers le martyre, je vois ici la nécessité de mourir à soi, bien sûr, mais pour s'ouvrir, en soi, à plus grand que soi. Jung appelait Soi ce point où l'être perd toute centralité pour, n'étant plus rien, devenir tout. Tel le nageur qui devient la

vague qui le porte. C'est le sens aussi du « Meurs et deviens » de Goethe, qui est souvent médité en franc-maçonnerie.

Quand donc on parle de « revenir à soi », il faut bien distinguer en quelque sorte deux « sois » : le petit ego, qui doit être dépassé, et l'image du Soi que chacun porte en soi, qu'on a peut-être perdue dans la vie empirique, mais qu'il ne s'agit que de retrouver dans des moments décisifs d'introspection. C'est à cette dernière image qu'il faut faire retour.

L'évangile selon Thomas parle bien de ce modèle intérieur essentiel, et donateur d'essence : « Jésus a dit : 'Les jours où vous voyez à qui vous ressemblez vous vous réjouissez. Mais lorsque vous verrez vos modèles qui au commencement étaient en vous, qui ne meurent ni ne se manifestent, qu'est-ce que vous supporterez !' » (logion 84)

Tout l'évangile selon Thomas est basé sur un archétype stylistique majeur, celui de l'antanaclase, qui consiste à répéter un mot ou une expression en lui donnant chaque fois un sens différent. Ainsi si je dis : « Je ne suis pas ce que je suis », j'oppose une essence à un accident : « Je ne suis pas (essentiellement) ce que je suis (accidentellement ou ordinairement). » Derrière la ressemblance empirique, qui flatte certes notre narcissisme, mais de façon tout à fait superficielle, il faut voir le modèle essentiel ou instituant, lui seul important. C'est cela profondément revenir à soi. Revenir au soi essentiel, en abandonnant le soi accidentel. D'ailleurs une expression comme : « Je ne suis pas moi-même » ne dit-elle pas la même chose ? Il faut comprendre : Je ne suis pas vraiment ce que je peux être profondément – sous-entendu : une fois réuni à moi-même, à mon moi essentiel.

Ce processus est un retour, car les modèles instituants, selon l'expression de l'évangile selon Thomas, « au commencement étaient en nous, et ne meurent ni ne se manifestent ». À rapprocher de : « Jésus a dit : 'Heureux celui qui était déjà avant qu'il n'existe...' » (logion 19) Voyez aussi le logion 51, qui ruine toute idée d'[eschatologie](#) : « Ses disciples lui dirent : 'Quel jour le repos de ceux qui sont morts arrivera-t-il ? Et quel jour le monde nouveau viendra-t-il ?' Il leur dit : 'Ce que vous attendez est venu, mais vous, vous ne le connaissez pas.' » Ou encore : « Ses disciples lui dirent : 'Le Royaume, quel jour viendra-t-il ?' 'Il ne provient pas d'une attente. On ne dira pas : Voici il est ici ! ou : Voilà il est là ! Mais le royaume du Père s'étend sur la terre et les hommes ne le voient pas.' » (logion 113)

L'eschatologie colore encore le christianisme dominant. Mais elle peut toujours être instrumentalisée à son profit par le clergé, qui assoit son influence sur les peurs qu'elle permet : voyez par exemple le terrorisant *Dies irae*. Et de la même façon elle a le tort, par les passions irrationnelles qu'elle inspire (espoir et crainte) de décentrer l'être loin de lui-même, et loin du moment présent. Si au contraire revenir à soi équivaut à redevenir soi, la recherche peut se faire *hic et nunc*, individuellement et en solitude. Notez ici, ce qui est très important, que l'ouverture à la vie sociale s'en trouve ensuite favorisée. Seul celui qui s'est trouvé, centré, réuni à lui-même, peut retrouver les autres. De solitaire d'abord, devenir à la fin solidaire.

Dans la tradition juive, la réalisation véritable de l'être se fait aussi par l'intermédiaire d'un retour à une origine parfois oubliée ou enfuie, mais enfouie au fond de soi. Ce retour s'appelle en hébreu *téchouva*. Il y en a deux : la té-

chouva je dirai « de bas étage », qui correspond exactement à la « pénitence » que j'ai mentionnée plus haut : J'ai fauté, et je m'en repens auprès de Dieu. Et la *téchouva* que je dirai « mystique », qui correspond au retour à soi, au Soi en soi, que j'analyse ici : Je reviens à la maison, chez moi, au plus profond de moi – comme l'Enfant prodigue lucanien. On pense aussi à ce mot : « Maison » prononcé par *E.T.* dans le film de Spielberg. C'est surtout la tradition ésotérique juive, celle de la kabbale par exemple, qui a développé cette seconde vision. Et c'est ce sens particulier de la *téchouva* qui est le substrat hébreu de la *metanoïa* que je défends ici.

Au fond, tout se passe comme si notre évangile « hérétique » de Thomas renouait avec une tradition éternelle et transculturelle, que l'Institution a condamnée, tout simplement parce qu'elle pouvait très bien se passer d'elle et de sa médiation. Ici comme très souvent l'enjeu a été la direction du troupeau, et la question essentielle a été celle du pouvoir.

Michel Théron

(Article paru dans *Golias Magazine*, n°141, nov-déc 2011, pp.65-67)

Bibliographie :

Michel Théron : [*La Source intérieure, Golias, 2008*](#)
[*Une voix nommée Jésus – L'Évangile selon Thomas, Dervy, 2010*](#)



Rembrandt, *Le retour du fils prodigue* (1669) – détail